



LE CAMP DE MUNITIONS DE SAIGNEVILLE-BOISMONT

par Marius DEVISMES

En l'année 1916, les Anglais installèrent à Saigneville un camp de munitions. Ce dernier, situé dans les « Bas-Champs », longeait la Somme depuis Gouy-Cahon jusqu'à Pinchefalise, ce qui lui donnait 6 kilomètres de longueur. Il était desservi par de nombreuses lignes de chemin de fer classées par lettres alphabétiques. De nombreux dépôts étaient installés le long de ces voies sur lesquelles je donnerai plus de détails dans un chapitre suivant.

Les troupes, desservant le dépôt, logeaient dans différents camps.

Le principal camp, au lieudit « le Camp de Pies », longeait la route, depuis le haut de la côte jusqu'à environ deux cents mètres. Un autre petit camp se trouvait à « la Rosière », ainsi qu'un plus petit encore à Gouy, entre la ligne de chemin de fer et la petite rivière descendant du marais de Cahon.

Deux camps de travailleurs chinois se trouvaient, l'un à Noyelles-sur-Mer, l'autre, à Lambercourt.

Parlons des camps, Camp de soldats anglais, « *Camp de pies* ».

De nombreuses baraques, disposées en carré, formaient ce camp. Elles allaient de la côte sur une longueur de 200 mètres et descendaient jusqu'au rideau longeant le chemin du bas de Saigneville à Boismont. Au début, il y avait un camp de prisonniers allemands, mais ces derniers ne séjournèrent que quelques mois en l'hiver 16-17.

Le camp anglais, très bien organisé, possédait un château d'eau ou une pompe à moteur située auprès des salines.

Un groupe électrique pourvoyait cet ensemble en force et lumière.

Le camp possédait plusieurs salles de spectacles : un cinéma, une grande salle Y.M.C.A. installés de l'autre côté de la route face au camp, ainsi que cantine et autres.

De nombreux abris souterrains, prenant au rideau du chemin de Saigneville à Boismont, sillonnaient le camp en tous sens, avec quelques remontées aux baraques.

En haut de la côte, se trouvaient un dépôt de matériel ainsi que de petits ateliers.

II

LE CAMP DE LA ROSIERE

Le camp était installé près de la rivière d'égoût où se trouvaient de nombreuses baraques.

Il possédait aussi une salle de spectacles (en l'hiver 1917, une troupe d'artistes donna une soirée récréative ; après la séance, les acteurs prirent, pour le retour, le chemin du halage de la Somme ; trompée par le brouillard, une auto tomba dans la Somme et trois femmes vedettes y périrent).

Ce camp possédait en outre cantine et douche.

Il y avait aussi un dépôt de machines, indépendant du camp de munitions et comptant plus de 70 locomotives.

Il existait aussi un petit atelier de réparations.

Le camp de Gouy, moins grand, comptait aussi nombre de baraques, ainsi que des wagons-logements, avec cantine, douche, etc. De l'autre côté de la rivière descendant du marais de Cahon dans les Aulnois, une voie de garage abrita, un certain temps, de gros canons de marine montés sur rails.

III

LA GARE DE GOUY

Petite station avant la guerre, elle devint pendant la guerre, une gare importante : elle faisait tête de ligne avec celle de Port-le-Grand. De très grandes ramifications allaient vers le dépôt où des trains de munitions arrivaient chaque jour et repartaient pour le front. Il était alimenté soit par Quevilly soit par Dieppe. Les locaux de la gare étant trop petits, des wagons servaient de bureaux aux employés. Plusieurs employés français étaient en permanence dans le dépôt. Bien entendu, les Anglais avaient leurs employés aussi à la gare de Gouy.

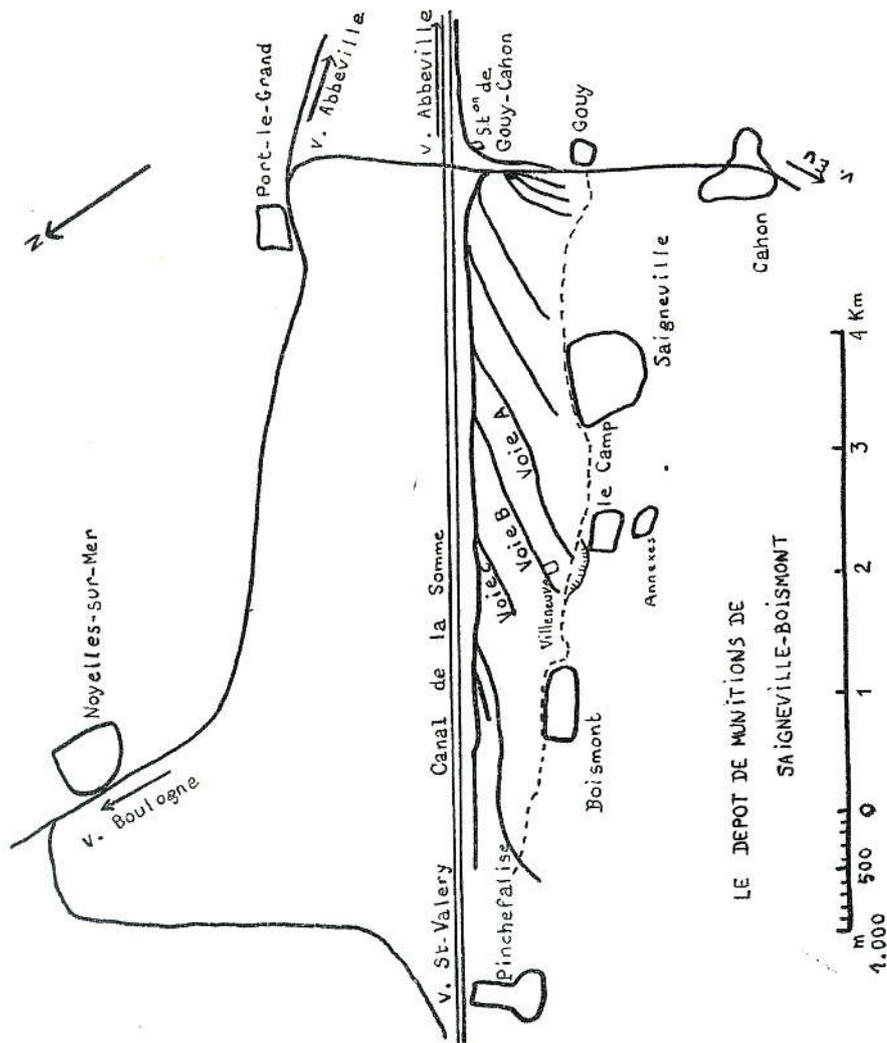
En 1920 elle redevint une petite station.

IV

LE DEPOT DE MUNITIONS

En 1916, les géomètres et ingénieurs firent le tracé de ce dépôt anglais de munitions qui devint un des plus grands de France, avec une capacité de 60.000 tonnes.

Des prisonniers allemands arrivèrent en fin d'année et commencèrent les premiers terrassements. La première ligne de chemin de fer partit de Gouy-Cahon en direction du « Camp de Pies » sur le chemin de Saigneville à Boismont. Un grand nombre de Zoulous (cafres) remplacèrent les prisonniers allemands au début de l'année 1917. Des trains complets déversaient leur contenu de ballast dans les « Bas-Champs ». Ce sont des milliers de mètres cubes qui furent utilisés au remblayage des voies. Enfin les Zoulous furent remplacés par des travailleurs chinois. Le travail marchait à un



rythme accéléré. Sur la Somme se trouvaient trois quais de débarquement de matériel. Il y arrivait surtout des madriers de sapin pour la construction des hangars.

Des civils anglais de toutes corporations appartenant à l'entreprise Thopham, Jones et Railton commencèrent les travaux et logèrent à Saigneville et à Boismont, chez l'habitant. Le dépôt fut bâti en un temps record ; les munitions arrivaient au fur et à mesure de la construction des hangars. Jour et nuit, on entendait les manœuvres et les chocs des wagons. Pour les besoins du dépôt, il fut créé une ligne de chemin de fer de Port-le-Grand à Gouy. La ligne d'Eu à Abbeville fut doublée, une autre ligne fut construite de Noyelles-sur-Mer à Woincourt, de manière que le dépôt pût toujours fournir ses munitions, même si une ligne était coupée par un bombardement. La proximité du Canal de la Somme permettait aussi de charger par bateau en cas de destruction des voies.

Les lignes de chemin de fer du dépôt étaient classées par lettres alphabétiques : à chaque hangar d'environ 100 mètres il y avait une voie de garage. Les lignes étaient entourées d'un fossé et d'une clôture en fil de fer barbelé. A chaque chemin traversant les voies se trouvait un poste de garde.

Chaque habitant de Saigneville et de Boismont devait être possesseur d'une carte spéciale pour aller travailler les terres qui se trouvaient entre deux lignes.

Des pare-éclats protégeaient chaque hangar ; une couche de 30 centimètres de sable recouvrait le toit de ces hangars. Chaque dépôt était muni d'innombrables seaux, de petites pompes, et même d'un puisard rempli d'eau pour combattre l'incendie. Au poste de guet, un mirador avait regard sur toute l'étendue du dépôt qui était protégé par plusieurs batteries de canons et des postes de mitrailleuses dont je parlerai dans le chapitre suivant.

En outre, des mesures furent prévues pour la destruction des munitions, si l'avance allemande de mars-avril 1918 se poursuivait. On les aurait noyées dans le canal de la Somme.

ACCIDENT DE TRAVAIL pendant le remblayage des voies :

La voie incomplètement remblayée provoqua le basculement d'un wagon rempli d'ouvriers chinois qui se rendaient à leur travail. Une vingtaine d'entre eux furent écrasés et enterrés sur les lieux de l'accident (au lieu-dit « *Voyeu Claudevin* ») (près de la ferme de Villeneuve).

DEUXIÈME ACCIDENT DE TRAVAIL :

Un autre accident provoqua la mort d'un Zoulou qui travaillait au terrassement du rideau du « *Camp de Pies* ». Cet ouvrier a été enterré au lieu-dit : « *Chemin Neuf* ».

PROTECTION DU CAMP

A Saigneville, au lieu-dit « *Les Fosses* », se trouvait une batterie de canons, avec mitrailleuses. Il y en avait une autre entre Port-le-Grand et Noyelles, et une autre encore derrière Abbeville.

Un projecteur était installé à Saigneville en haut du chemin de Cahon, un autre à Sailly-Flibeaucourt, un autre à Noyelles, et un autre encore à Abbeville.

La protection du camp était encore assurée par plusieurs postes de mitrailleuses : un derrière « *le Bouquet* », un au camp, un entre le canal et la rivière d'égout au Pont-Moine, un à « *la Rosière* », un à Boismont, et un autre à Pinchefalaise.

BOMBARDEMENT DU CAMP

Les bombardements par avions, toujours nocturnes, ont été nombreux. Le plus terrible fut celui de la nuit du 21 au 22 mai 1918 qui dura plusieurs heures et qui fit sauter un dépôt de poudre pour canons de 60 livres et obusiers de 6 pouces, derrière la ferme de Villeneuve. Les flammes montèrent à une telle hauteur que les lueurs furent aperçues à 60 kilomètres à la ronde. A Saigneville même, la clarté était si intense que l'on eût pu apercevoir une épingle par terre. La même nuit sauta un dépôt de cartouches (69 millions de cartouches) dont les explosions durèrent de trois à quatre jours). Des travailleurs chinois et des soldats anglais, pris de panique, gagnèrent les pays voisins.

Les habitants de Saigneville et de Boismont, dès l'arrivée de la nuit, se rendaient dans les villages voisins pour y coucher.

Chaque alerte était donnée par une grosse trompe au son très grave. La D.C.A. ne réussit à abattre qu'un seul avion de reconnaissance, un taube.

L'état major du camp logeait au château de Boismont. Un bombardement fut dirigé contre ce château, mais ce sont des maisons voisines qui furent atteintes ; trois d'entre elles furent endommagées. A Saigneville, seule une grange appartenant à Policart Seigneur fut touchée par ce bombardement. Y eut-il des victimes parmi les soldats ? Je ne l'ai jamais su.

Le total des munitions détruites s'élevait à 5.600 tonnes sur 40.000 alors emmagasinées. Malgré la durée du bombardement six hangars seulement étaient détruits sur un total de 52, ceci est dû au fait qu'il s'agissait d'un dépôt moderne. Le lendemain, le Commandant du camp pouvait signaler « *Business as usual* ».

RELATIONS AVEC LA TROUPE

Les relations, entre les soldats anglais de ces camps et les habitants, furent toujours très correctes. Il faut bien avouer que les troupes anglaises apportèrent un peu de bien-être au pays. En effet, des soldats fraudeurs, bien fournis en ravitaillement, faisaient du porte à porte pour vendre : tabac, conserves, souliers, couvertures, etc... Tous les habitants étaient chaussés à l'anglaise ; de plus, il était difficile de trouver une maison ne possédant au moins une pelle ou un pic anglais. Tous les déchets de nourriture de l'armée étaient vendus aux cultivateurs pour l'engraissement des cochons.

Bien souvent, les civils avaient accès aux cantines.

Pendant cette guerre, les civils souffraient de la pénurie de médecins, la plupart de ces derniers étant mobilisés. Les médecins-majors du camp ne refusèrent jamais leurs soins aux civils, dans les cas sérieux ; bien souvent, ils fournirent même gratuitement les médicaments nécessaires.

Les cafés de Saigneville et de Boismont connurent, à cette époque, une ère de prospérité : en effet, à certaines heures précisées

rythme accéléré. Sur la Somme se trouvaient trois quais de débarquement de matériel. Il y arrivait surtout des madriers de sapin pour la construction des hangars.

Des civils anglais de toutes corporations appartenant à l'entreprise Thopham, Jones et Railton commencèrent les travaux et logèrent à Saigneville et à Boismont, chez l'habitant. Le dépôt fut bâti en un temps record ; les munitions arrivaient au fur et à mesure de la construction des hangars. Jour et nuit, on entendait les manœuvres et les chocs des wagons. Pour les besoins du dépôt, il fut créé une ligne de chemin de fer de Port-le-Grand à Gouy. La ligne d'Eu à Abbeville fut doublée, une autre ligne fut construite de Noyelles-sur-Mer à Woincourt, de manière que le dépôt pût toujours fournir ses munitions, même si une ligne était coupée par un bombardement. La proximité du Canal de la Somme permettait aussi de charger par bateau en cas de destruction des voies.

Les lignes de chemin de fer du dépôt étaient classées par lettres alphabétiques : à chaque hangar d'environ 100 mètres il y avait une voie de garage. Les lignes étaient entourées d'un fossé et d'une clôture en fil de fer barbelé. A chaque chemin traversant les voies se trouvait un poste de garde.

Chaque habitant de Saigneville et de Boismont devait être possesseur d'une carte spéciale pour aller travailler les terres qui se trouvaient entre deux lignes.

Des pare-éclats protégeaient chaque hangar ; une couche de 30 centimètres de sable recouvrait le toit de ces hangars. Chaque dépôt était muni d'innombrables seaux, de petites pompes, et même d'un puisard rempli d'eau pour combattre l'incendie. Au poste de guet, un mirador avait regard sur toute l'étendue du dépôt qui était protégé par plusieurs batteries de canons et des postes de mitrailleuses dont je parlerai dans le chapitre suivant.

En outre, des mesures furent prévues pour la destruction des munitions, si l'avance allemande de mars-avril 1918 se poursuivait. On les aurait noyées dans le canal de la Somme.

ACCIDENT DE TRAVAIL pendant le remblayage des voies :

La voie incomplètement remblayée provoqua le basculement d'un wagon rempli d'ouvriers chinois qui se rendaient à leur travail. Une vingtaine d'entre eux furent écrasés et enterrés sur les lieux de l'accident (au lieu-dit « *Voyeul Claudevin* ») (près de la ferme de Villeneuve).

DEUXIÈME ACCIDENT DE TRAVAIL :

Un autre accident provoqua la mort d'un Zoulou qui travaillait au terrassement du rideau du « *Camp de Pies* ». Cet ouvrier a été enterré au lieu-dit : « *Chemin Neuf* ».

PROTECTION DU CAMP

A Saigneville, au lieu-dit « *Les Fosses* », se trouvait une batterie de canons, avec mitrailleuses. Il y en avait une autre entre Port-le-Grand et Noyelles, et une autre encore derrière Abbeville.

Un projecteur était installé à Saigneville en haut du chemin de Cahon, un autre à Sully-Flibeaucourt, un autre à Noyelles, et un autre encore à Abbeville.

La protection du camp était encore assurée par plusieurs postes de mitrailleuses : un derrière « *le Bouquet* », un au camp, un entre le canal et la rivière d'égout au Pont-Moine, un à « *la Rosière* », un à Boismont, et un autre à Pinchefalaise.

BOMBARDEMENT DU CAMP

Les bombardements par avions, toujours nocturnes, ont été nombreux. Le plus terrible fut celui de la nuit du 21 au 22 mai 1918 qui dura plusieurs heures et qui fit sauter un dépôt de poudre pour canons de 60 livres et obusiers de 6 pouces, derrière la ferme de Villeneuve. Les flammes montèrent à une telle hauteur que les lueurs furent aperçues à 60 kilomètres à la ronde. A Saigneville même, la clarté était si intense que l'on eût pu apercevoir une épingle par terre. La même nuit sauta un dépôt de cartouches (69 millions de cartouches) dont les explosions durèrent de trois à quatre jours). Des travailleurs chinois et des soldats anglais, pris de panique, gagnèrent les pays voisins.

Les habitants de Saigneville et de Boismont, dès l'arrivée de la nuit, se rendaient dans les villages voisins pour y coucher.

Chaque alerte était donnée par une grosse trompe au son très grave. La D.C.A. ne réussit à abattre qu'un seul avion de reconnaissance, un taube.

L'état major du camp logeait au château de Boismont. Un bombardement fut dirigé contre ce château, mais ce sont des maisons voisines qui furent atteintes ; trois d'entre elles furent endommagées. A Saigneville, seule une grange appartenant à Policart Seigneur fut touchée par ce bombardement. Y eut-il des victimes parmi les soldats ? Je ne l'ai jamais su.

Le total des munitions détruites s'élevait à 5.600 tonnes sur 40.000 alors emmagasinées. Malgré la durée du bombardement six hangars seulement étaient détruits sur un total de 52, ceci est dû au fait qu'il s'agissait d'un dépôt moderne. Le lendemain, le Commandant du camp pouvait signaler « *Business as usual* ».

RELATIONS AVEC LA TROUPE

Les relations, entre les soldats anglais de ces camps et les habitants, furent toujours très correctes. Il faut bien avouer que les troupes anglaises apportèrent un peu de bien-être au pays. En effet, des soldats fraudeurs, bien fournis en ravitaillement, faisaient du porte à porte pour vendre : tabac, conserves, souliers, couvertures, etc... Tous les habitants étaient chaussés à l'anglaise ; de plus, il était difficile de trouver une maison ne possédant au moins une pelle ou un pic anglais. Tous les déchets de nourriture de l'armée étaient vendus aux cultivateurs pour l'engraissement des cochons.

Bien souvent, les civils avaient accès aux cantines.

Pendant cette guerre, les civils souffraient de la pénurie de médecins, la plupart de ces derniers étant mobilisés. Les médecins-majors du camp ne refusèrent jamais leurs soins aux civils, dans les cas sérieux ; bien souvent, ils fournirent même gratuitement les médicaments nécessaires.

Les cafés de Saigneville et de Boismont connurent, à cette époque, une ère de prospérité : en effet, à certaines heures précisées

par le Commandement, les cafés étaient autorisés à recevoir les soldats. Dans chaque estaminet, il y avait un jeu d'argent ; les teneurs de la raclette criaient : « *Abchicam !* » Quelquefois les civils y risquaient une pièce de 25 centimes.

Bien que Saigneville fût inondé de troupe, les habitants n'eurent jamais le moindre vol à déplorer.

Un assassinat fut commis à Saigneville par un travailleur chinois, sur la personne d'un nommé Langagne François, le 30 mars 1919. Le criminel a été arrêté à Marseille.

Comme toujours, des femmes de mauvaise vie suivaient les soldats. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet peu honorable.

Plusieurs soldats du camp fondèrent foyer avec des jeunes filles de Saigneville et de la région.

Deux fermes, se trouvant dans la ceinture du dépôt, se transformèrent en cafés :

1°) la ferme de Villeneuve tenue par Léonard Laffillé. Elle fut nommée par les Anglais : « *Café de la Maison Blanche* ».

2°) la ferme de la Bouillarderie tenue par Camille Berquez. Elle fut nommée : « *Café Quatre Sous* ».

Le Roi d'Angleterre vint visiter le dépôt de munitions pendant l'été 1917. Venant d'Abbeville, il reprit la direction de Saint-Valery-sur-Somme.

L'armée anglaise quitta les camps et le dépôt en décembre 1919. La compagnie anglaise Piquett prit possession du camp en janvier 1920 pour le désobusage.

PENDANT LE DÉSObUSAGE

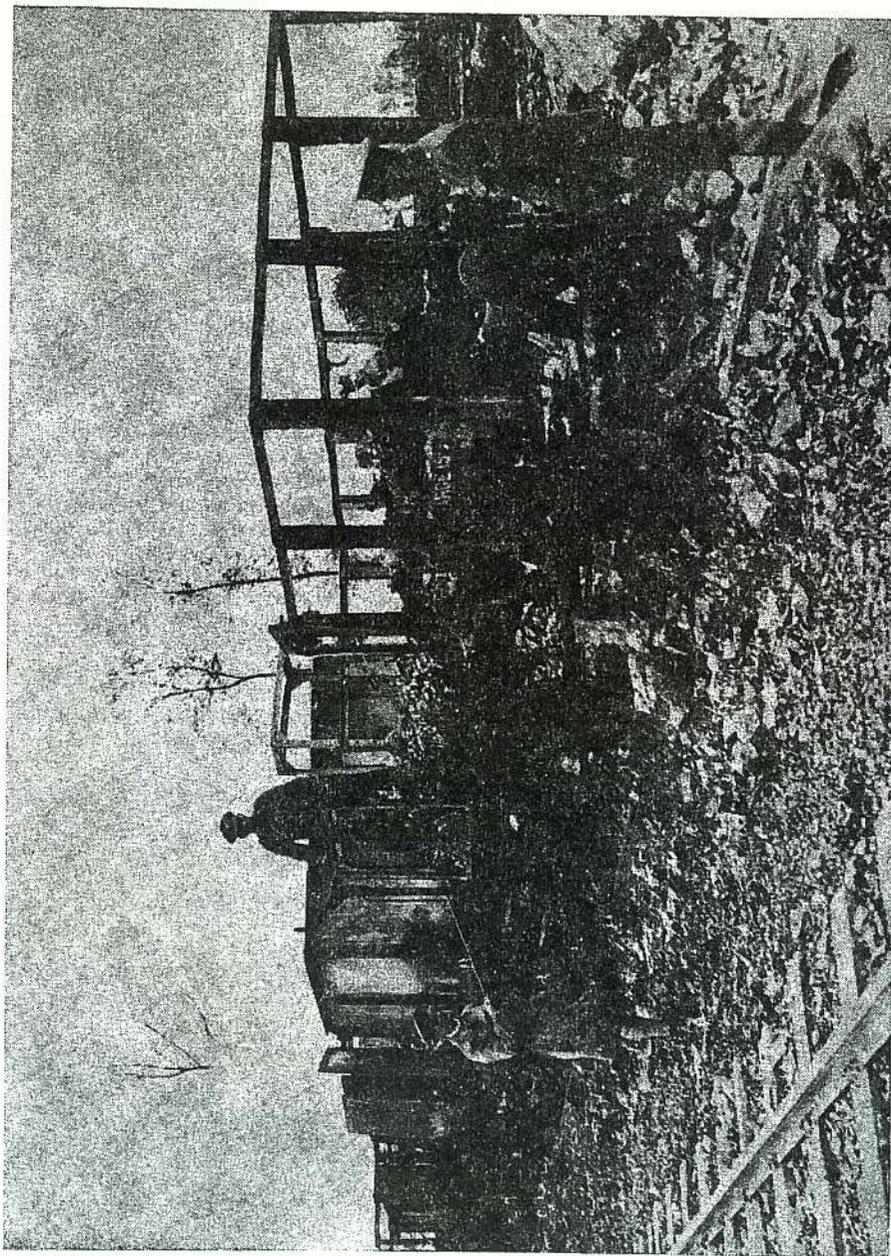
Pour effectuer ce désobusage, des travaux étaient nécessaires. La compagnie Piquett recruta des ouvriers de toutes corporations : charpentiers, menuisiers, forgerons... Par suite, des équipes furent formées pour la manutention et le désobusage.

Des ateliers furent créés, principalement des lavoirs d'obus où ces derniers étaient vidés de leur poudre par des jets de vapeur. Un autre atelier fut installé pour le percutage des douilles d'obus : ces dernières étaient placées sur une table percée de trous au même diamètre et des ouvriers, pendant des journées entières les percutaient avec un poinçon. Un troisième atelier servait à déceinturer les obus de leur bague de cuivre. Dans un autre encore, nommé atelier Quesners, les douilles étaient écrasées, le plomb fondu en lingots ; les balles étaient également fondues pour la récupération du nickel.

Certaines poudres récupérées servaient à faire des engrais, les autres étaient brûlées. Tous les petits dépôt de munitions furent en grande partie désobusés à Saigneville. Ce travail dura deux ars. Huit cents ouvriers y furent employés continuellement : la main-d'œuvre fut en grande partie recrutée dans la région mais il y avait aussi bon nombre d'ouvriers étrangers, notamment des Anglais, des Maltais, des Algériens, des Marocains et autres.

Le docteur Cagnard de Saint-Valery venait chaque jour de 9 h. à midi apporter ses soins aux malades de l'infirmerie.

Trois cantines-buvettes s'installèrent près des ateliers : cantine Lecat, cantine Marie Letocart, la troisième était tenue par un Indien.



Pendant deux ans, Saigneville connut une vie très active et prospère, car les salaires assez élevés apportèrent un certain bien-être aux travailleurs régionaux.

Malgré les précautions prises, on ne put éviter les accidents. Un ouvrier désobuseur, André Pourchez, qui habitait Saigneville au Moulin à eau, fut déchiqueté par une explosion le 7 avril 1922.

Quelques autres ouvriers furent blessés, soit par des détonateurs, soit par des grenades ; mais dans l'ensemble, ces accidents furent minimes quand on pense aux dangers que les ouvriers côtoyaient chaque jour.

Une grande explosion se produisit, entre Boismont et Pinchevalise, le 6 janvier 1920 à 9 h. 30 du matin : elle fut causée par des poudres qu'on brûlait. La déflagration fit un trou énorme et projeta des centaines de mètres cubes de terre en tous sens. L'ouvrier qui était occupé à ce travail fut lancé à plusieurs mètres de hauteur. Il ne fut pas tué, mais le bruit et le déplacement d'air causèrent la rupture de la membrane du tympan et il resta sourd. Le toit de la maison du pontonnier de Boismont fut enlevé comme un fétu par la déflagration qui cassa des carreaux à Saigneville et même à Abbeville. Au bruit de l'explosion, des femmes d'ouvriers, inquiètes du sort de leur mari, descendirent dans les « Bas-Champs ».

Un incendie se déclara au lavoir à poudre, mais heureusement, il fut vite circonscrit. Un autre incendie aurait pu avoir de graves conséquences sans le sang-froid de quelques ouvriers : un wagon de poudre s'était enflammé, et ces ouvriers courageux le poussèrent plus loin. Quelques instants plus tard le wagon explosa et la toiture sauta à plus de 50 mètres de hauteur.

D'autres accidents beaucoup moins graves ne méritent pas d'être relatés.

Les travaux terminés, les hangars furent vendus : quelques privilégiés y firent fortune. Après cela, vinrent les récupérateurs. Et ce fut la fin du fameux dépôt de Saigneville... Les propriétaires furent indemnisés des dégâts causés à leurs biens.

De nombreux vestiges de ce dépôt sont encore visibles, bien que plus de 40 années se soient écoulées depuis la remise en état du terrain.

BIBLIOGRAPHIE

— *The work of the Royal Engineers in the European war 1914-1919* : Work under the Director of Works (France). Published by the Secretary, Institution of Royal Engineers, Chatham, 1924. p. 28.

— *The War in the Air*. Being the story of the part played in the Great War by the Royal Air Force. By H.A. Jones. - Oxford University Press, 1937. vol. VI, p. 424.

— *History of the Great War based on official documents...* Military operations. France and Belgium, 1918. Tome III, may-july, p. 3.

Voir aussi la documentation photographique conservée à la Photographic Library of the Imperial War Museum, Londres (négatifs q 11474 à q 11479, des tirages sur papier figurent à la bibliothèque d'Abbeville).

Nous remercions très vivement la Photographic Library of the Imperial War Museum, pour les recherches qu'elle a bien voulu effectuer avec une extrême obligeance, à la demande de M. Marius Devismes et de la S.E.A., et pour l'autorisation qu'elle a accordée gracieusement de reproduire deux de ses clichés.

Malheureusement, le plan détaillé du dépôt dont M. Devismes a eu un exemplaire entre les mains, ne semble plus figurer dans les archives anglaises.

ANNEXE

Récit de Mademoiselle de Rainvillers au château de Boismont
Voici ce dont je me souviens du bombardement allemand du
camp anglais de munitions établi à Saigneville :

Il eut lieu le 21 mai 1918, mardi, nuit du 21 au 22 mai, de
Pentecôte. La journée avait été torride. De Boismont, les premières
explosions se firent entendre vers 9 heures et le ciel s'éclaira au-
dessus d'Abbeville, comme tous les soirs depuis presque une semaine ;
mais ce jour-là, le bruit se rapprocha tout de suite. La nuit était
très claire, la lune à son plein ; et entre les éclatements, nous
entendions sur les graviers la chute des débris d'obus et celle de
tous les carreaux de la maison qui se brisaient malgré les fenêtres
ouvertes en cette belle soirée. Au château, il y eut une facture de
4.000 frs (d'alors) rien que pour les vitres.

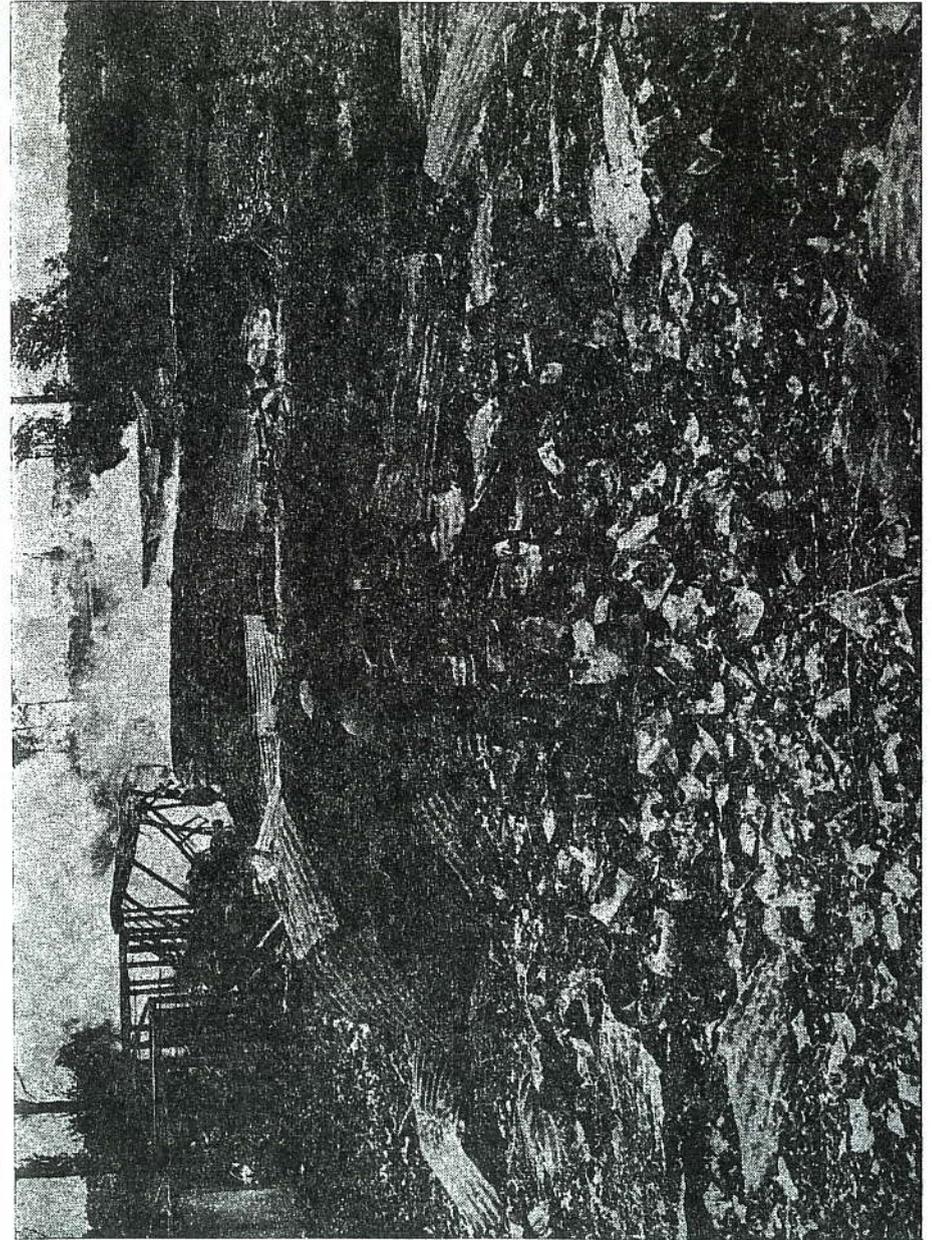
Le commandant du camp était un officier des Royal Scots, le
colonel Dyson ; il avait comme adjoint le Lieutenant Thompson.
Ils habitaient une aile indépendante du château. Le téléphone les
y tenait en liaison avec le camp.

Ce soir-là, les deux officiers restèrent un moment dehors avec
nous. Mais lorsqu'il devint évident que le camp était visé, ils
filèrent sur Saigneville en voiture.

Nous descendîmes un moment à la cave. Il y régnait un
excellent moral, personne ne songeait à dormir ; et nous faisons
de fréquentes incursions en haut où nous retrouvions chaque fois
le fracas et la lumière des explosions qui continuaient sans relâche.
Il y eut de gros « coups » fort impressionnants.

Vers le milieu de la nuit, mon père nous appela, ma mère, mes
sœurs et moi : un obus était tombé sur la maison des Bamière,
nos voisins. Et mon père, qui était le maire de la commune à cette
époque, avait reçu du colonel l'ordre d'éteindre l'incendie qui
faisait repérer le village. Il n'y avait personne sur place : tous
les habitants ou presque tous étaient dans leurs caves ou avaient
fui dans les bois dès les premières explosions (suivant en cela
l'exemple des travailleurs chinois qui, à notre grande frayeur,
s'égaillaient dans la nature chaque soir, dès que l'alerte était
donnée).

Il faisait plus sombre quand nous nous trouvâmes sur la route ;
et nous marchions sur des débris partout. Il y avait une vache
blessée dans la pâture en face de la grille du château. Le long de
la route, un obus avait démolì le mur du parc, très près de la
maison ; et à quelques mètres, s'était creusé un entonnoir assez
grand pour qu'une voiture anglaise y soit tombée entièrement.
L'obus qui avait allumé l'incendie devait faire partie de la même
série [dans ce qui précède, « obus » est sans doute mis pour
« bombe d'avion »].



Nous allâmes vers la mare dont l'eau sentait le purin, armés de seaux et de récipients divers. Je revois encore ma sœur (devenue depuis Madame de Ramecourt), qui n'avait jamais peur de rien, puiser la première, les pieds dans l'eau sale... Les avions allemands passaient très bas, sur nos têtes, dans un bruit assourdissant... (On nous montra, le lendemain, des balles de mitrailleuse dans les décombres). Je ne me souviens plus si ce furent nos efforts qui éteignirent l'incendie ou si celui-ci prit fin quand les flammes n'eurent plus rien à dévorer ; mais je me revois, épuisée, à 1 heure du matin, dans un calme relatif, car il n'y avait plus d'explosions et plus d'avions. Un hangar de poudre avait pris feu, il brûlait tout entier dans un grondement de volcan. Jamais je n'oublierai cette énorme colonne de feu, éblouissante qui éclairait, qui illuminait tout : cette lumière aveuglante et insolite nous pétrifiait. Dans la pâture du château, les bêtes s'étaient réveillées ; je me souviens que les oiseaux s'étaient mis à chanter croyant voir le jour...

Cela dura un long moment, une heure peut-être, puis tout s'éteignit... Soudain, nous aperçûmes que le ciel se teintait de rose : cette fois, c'était le jour qui se levait... Le commandant du camp revint, tout semblait terminé. Il téléphona au Quartier Général d'Audruicq pour annoncer qu'il n'y avait que des dégâts matériels, pas de victimes. C'était si invraisemblable que l'Etat-Major ne voulait pas le croire et pourtant c'était vrai.

Dans les semaines qui suivirent, il y eut de nouveau des bombes chaque nuit, mais il n'y eut plus rien de comparable à ce que nous venions de subir.